

3 Ingrid TUCCI

Les descendants de migrants maghrébins en France et tures
en Allemagne : deux types de mise à distance sociale ?

39 Natalie BENELLI, Marianne MODAK

Analyser un objet invisible : le travail de *care*

61 Nicolas CASTEL

Salaires ou revenu différé ?

Vers un nouveau système de retraite

85 Stéphane LE LAY

Les conflits de pouvoir comme obstacles à l'appropriation
d'un outil technologique en formation professionnelle

TÉMOIGNAGE

121 Claudine HERZLICH, Janine PIERRET

Au croisement de plusieurs mondes : la constitution
de la sociologie de la santé en France (1950-1985)

LES LIVRES

149 Calhoun (Craig) (dir.). – *Sociology in America. A history* (Étienne Ollion,
Emmanuel Didier)

152 Disselkamp (Annette). – *La sociologie et l'oubli du monde : retour sur
les fondements d'une discipline* (Martin Deleixhe)

155 Boltanski (Luc). – *Rendre la réalité inacceptable. À propos de « La produc-
tion de l'idéologie dominante »* (Michel Daccache)

158 Collins (Randall). – *Violence : a micro-sociological theory* (Gérôme Truc)

161 Bosc (Serge). – *Sociologie des classes moyennes* (Claude Durand)

164 Bevort (Antoine), Jobert (Annette). – *Sociologie du travail : les relations
professionnelles* (Guy Groux)

167 Dieu (François). – *Sociologie de la gendarmerie* (Jean-Yves Fontaine,
Jean-Hugues Matelly)

171 Michel (Hélène), Willemetz (Laurent) (dirs.). – *La justice au risque
des profanes* (Alexandre Mathieu-Fritz)

Calhoun (Craig) (dir.). – *Sociology in America. A history.*

Chicago (IL), University of Chicago Press, 2007, 913 p., \$ 30.

Dans la longue liste des travaux qui ont pour objet l'histoire de la sociologie étasunienne, ce livre occupera très certainement une place à part. Cet imposant ouvrage collectif, publié – avec deux ans de retard – à l'occasion du centenaire de l'*American sociological association*, ne propose rien de moins que de retracer le développement de la sociologie aux États-Unis depuis un siècle. Il emprunte alors, sans s'y limiter, à différentes approches préalablement éprouvées. Comme d'autres avant (Nisbet, Coser, Levine), il prête ainsi une attention particulière aux discussions théoriques. Mais les auteurs insistent au moins tout autant sur les institutions qui les rendent possibles (Turner et Turner) que sur ceux qui les portent concrètement, les membres de la profession (Platt). L'approche se veut avant tout topologique, en ce qu'elle étudie la structuration particulière de l'espace national, lieu de contraintes et de compétition internes, et en discussion avec d'autres pratiques – universitaires ou non, comme le montre l'exemple du travail social –, sans pour autant oublier les flux internationaux d'idées et de chercheurs.

Vingt-neuf spécialistes ont contribué aux vingt-et-un chapitres du volume. De manière implicite, l'ouvrage se divise en deux parties : l'une organisée de manière plutôt chronologique, l'autre thématique. Faute de pouvoir évoquer une à une chacune des contributions, on les a ici regroupées. Tout en conservant le fil directeur de l'ouvrage, à savoir l'interrogation sur la professionnalisation précoce et particulière d'une discipline, le choix a été fait de mettre en avant certains aspects de la sociologie étasunienne plus utiles au lecteur francophone.

Des deux côtés de l'Atlantique, l'histoire de la sociologie étasunienne fait l'objet d'un récit mythique assez répandu. Née à la fin du XIX^e siècle entre l'université de Chicago et les foyers d'aide sociale à destination des immigrants (les *Hull houses* de Jane Adams), où sociologues et travailleurs sociaux se mêlaient, la discipline aurait progressivement pris ses distances avec les aspects pratiques. Après la Seconde Guerre mondiale, les sociologues devenus positivistes auraient, à l'exception de certains courants (les monographies de communautés, sur le modèle de *Middletown* de Lynd, ou l'interactionnisme symbolique), confirmé ce changement d'orientation et le centre de gravité de la discipline se serait déplacé vers la côte Est, où Lazarsfeld, Stouffer, Merton et Parsons auraient régné en maîtres. Finalement, le structuro-fonctionnalisme de ce dernier, devenu hégémonique, aurait subi l'assaut de critiques répétées à partir de la seconde moitié des années 1960.

Chacun à sa manière, les auteurs s'attachent à complexifier ce récit conventionnel, voire à l'infirmer ponctuellement. C'est d'abord l'idée d'une lente expulsion de la matrice constituée par le « travail social » qui est battue en brèche. Calhoun, dès le premier chapitre portant sur la naissance de la sociologie aux États-Unis, insiste ainsi sur le caractère théorique et abstrait de la discipline, et ce dès le XIX^e siècle. Des auteurs comme Lester Ward, Franklin Giddings ou William Sumner étaient largement inspirés par le darwinisme social et proposaient des synthèses « cosmiques » de l'évolution. Breslau, quant à lui, rappelle toute l'influence qu'exerçait alors la pensée systématique de Spencer. C'est dire comme la question du rapport entre sociologie et action sociale est loin de pouvoir être traitée sous le seul mode de la séparation. Le texte de Lengermann

et Niebrugge montre comment trois « récits » (*narratives*) concurrents ont décrit différemment cette période, qui vit la cristallisation de deux disciplines distinctes, sociologie et travail social, autour de départements universitaires (la sociologie se développant dans les universités de Chicago, Columbia, du Wisconsin et du Michigan pour citer les plus célèbres à l'époque), de revues (*American journal of sociology* à Chicago, puis *American sociological review*) et d'associations professionnelles différentes. Mais, une fois distingués, ces deux ensembles sont toujours restés si étroitement liés que, plutôt que la séparation, la question qui se posait aux praticiens était plutôt celle de la bonne distance et des modalités de celle-ci. Plusieurs auteurs montrent alors que le mouvement n'est pas toujours allé dans le sens d'un éloignement. Ainsi, les sociologues de l'université de Chicago rappelaient volontiers l'influence bénéfique exercée sur eux par le travail de Jane Adams dans la *Hull house*. De même, comme le rappelle Camic dans un texte clair et informé sur la période de la Grande dépression, c'est au moment où elle a été supplantée par l'économie et la science politique auprès du gouvernement fédéral que la sociologie s'est efforcée de se *rapprocher* du pouvoir politique chargé du secours public.

Surtout, les travaux de ces premiers auteurs n'étaient pas tous des préfigurations des deux courants, positivisme quantitatif ou grande théorie fonctionnaliste, identifiés par le récit mythique des origines. Au contraire, plusieurs chapitres insistent sur des orientations différentes, plus effacées après 1945, mais largement dominantes entre les deux guerres. Deux chapitres le soulignent habilement : celui de Gross sur l'influence des philosophies pragmatiste et phénoménologique dès le tournant du XX^e siècle, et celui de Turner sur Charles Ellwood. Auteur désormais oublié, Ellwood exerça pendant la première moitié du siècle une influence importante, en particulier par l'intermé-

diaire de son manuel *Sociology and modern social problems*, qui connut l'un des plus grands succès commerciaux de l'histoire de la sociologie étasunienne. Cette approche était alors surtout dévolopée dans les universités du Midwest (par différence avec leurs homologues de la Côte Est, en particulier Columbia et Harvard), principalement à l'université de Michigan où enseignait Charles H. Cooley, à l'université de Madison-Wisconsin où se trouvait Edward A. Ross, du Missouri où régnait Ellwood lui-même, et enfin, bien entendu, à l'université de Chicago. Le département de sociologie, dirigé par Robert E. Park et Ernest W. Burgess, fut à la fois un important centre de formation orienté vers les études de quartier et la vitrine la plus visible de ces orientations théoriques qui devaient beaucoup aux philosophes pragmatistes, en particulier à John Dewey. Enfin, les questions qu'ils se posaient portaient volontiers sur les capacités d'action et d'adaptation de l'homme, le plus souvent envisagé dans des petits groupes, au moment où il rencontrait un problème (d'où la prégnance de la notion de « *social problem* ») de tout ordre, y compris moral.

Les contributions sur la sociologie de l'immédiat après-guerre illustrent une tendance qui se retrouve ailleurs dans l'ouvrage. Spécialistes de leur domaine, les auteurs des différents chapitres n'ont pas toujours recouru à la même approche, ni même ne s'accordent sur les faits pertinents à une époque donnée. Alors que Abbott et Sparrow soulignent le rôle du conflit mondial et de la conscription dans l'exacerbation de tendances présentes dès les années 1930 (professionnalisation et autonomie disciplinaire), Steinmetz insiste lui plutôt sur l'impact du modèle de régulation fordiste afin de rendre compte des transformations de la sociologie d'après 1945. S'appuyant sur ses revues et départements de sociologie avant et après la guerre, il cherche à

montrer comment le positivisme (recherche de lois générales expliquant le lien entre deux éléments observables et croyance dans l'unité de la science), qui n'était qu'une option dans l'entre-deux-guerres, s'est progressivement imposé pour devenir simultanément l'étalon de référence d'une discipline en pleine croissance et un véritable capital scientifique utilisé par une majorité à son profit et critiqué par des groupes relativement marginalisés. Calhoun et van Antwerpen étudient dans leur contribution la notion de *mainstream* et ses usages. Largement partagée aux États-Unis comme ailleurs (les auteurs rappellent pour s'en démarquer la sévérité de Bourdieu à l'encontre de Parsons, Merton et Lazarsfeld, accusés d'avoir imposé leurs programmes de recherche à l'ensemble du pays), l'idée d'une suprématie incontestable d'un paradigme ne rend selon eux que mal compte de la réalité. Ils soutiennent que le champ sociologique étasunien, alors en plein développement, est toujours resté plus divers que ne le laisse entendre une telle appellation. Surtout, ils s'attachent à montrer comment le terme même de *mainstream*, initialement né de conflits internes à la discipline, a ensuite servi de catégorie d'analyse scientifique. Ce faisant, les auteurs revisitent l'hypothèse classique selon laquelle l'après-guerre aurait vu l'arrivée aux positions de pouvoir d'un *establishment* élitiste qui aurait imposé une orthodoxie contre laquelle la « génération indisciplinée » des années 1960 se serait rebellée, ouvrant la porte à la diversification et à la crise du modèle professionnel.

Ces contestations nées dans les années 1960 sont évoquées en détail dans deux chapitres, et chacun ouvre des pistes pour une histoire sociologique de la discipline au cours des trente dernières années. Panorama riche et empiriquement informé de la situation des femmes et des études féministes dans la discipline, la contribution de Ferree, Khan et Morimoto est aussi stimulante en ce qu'elle relie le changement démographique qu'a cons-

titué l'arrivée massive de femmes à une transformation théorique : l'abandon d'une approche en termes de « rôles sexuels ». Contre cette dernière, héritage du structuro-fonctionnalisme parsonien qui prenait pour acquise la distinction binaire entre hommes et femmes (la tâche de la sociologie étant d'étudier comment l'individu apprend son rôle, l'incarne ou gère les coûts de la déviance), les nouvelles sociologues ont promu une perspective qui étudie le genre non plus comme surimposition de traits culturels sur une réalité biologique sexuelle préexistante, mais comme principe de division entre les sexes, catégories elles-mêmes déjà produites par le système qu'est le genre. Au-delà de ce déplacement théorique, le chapitre décrit la complexe intégration des femmes dans la profession et s'intéresse au renouveau qu'a insufflé un tel point de vue dans différents sous-espaces : analyse de la sphère domestique à l'aune des concepts de la sociologie du travail ; développement de programmes de recherche en sociologie de la médecine, du droit, des sexualités, etc. C'est aussi par un changement démographique que McAdam tente d'expliquer le retrait contemporain des sociologues de la sphère publique nationale, dans une analyse volontairement partielle mais stimulante. Il montre que l'arrivée massive, pendant les années 1960, de nouveaux chercheurs dans un espace divisé entre d'un côté un groupe *mainstream* revendiquant une approche positive et politiquement détachée des questions sociales, et de l'autre un groupe d'opposants favorables à une approche plus engagée qui étudiaient les problèmes sociaux a eu un effet paradoxal. Entrée en sociologie avec l'intention de changer le monde, la jeune génération s'est alors distanciée tant du projet professionnel, dénoncé comme naïvement scientiste et conservateur, que de l'approche en termes de « problèmes sociaux », perçue comme réformiste. La politisation parti-culière de la discipline qui s'est opérée dans ces années s'est alors traduite par

une critique de la vision du sociologue comme ingénieur du social qui avait jusqu'alors prévalu, et par une perte d'intérêt des chercheurs pour la communication avec d'autres publics que leurs pairs.

Plusieurs chapitres se centrent sur des aspects ou des sous-espaces particuliers de la sociologie étasunienne. Le travail de Kennedy et Centeno interroge la supposée internationalisation de la discipline. Après avoir distingué différentes mesures de ce qui serait une sociologie vraiment internationale, les auteurs montrent, statistiques à l'appui, que moins de 15 % des articles portaient ne serait-ce que partiellement sur un autre pays dans les années 2000. Et contre l'idée qui voudrait que sociologie étasunienne et sociologie mondiale soient désormais indistinctes, les auteurs rappellent que les terrains et, plus encore, les questions posées et l'épistémologie qui sous-tend ces recherches restent profondément ancrées dans la tradition étasunienne. Si certaines approches (systèmes-monde) ou sous-espaces (sociologie historique et, sans surprise, sociologies comparative et de la mondialisation) ont été des vecteurs d'importation de théories et d'objets étrangers, la discipline reste principalement focalisée sur les États-Unis – par différence avec l'anthropologie, avec laquelle les distances ont crû après les années 1950.

Quoique ponctuellement productifs, les recoupements entre chapitres (deux évoquent sous des angles différents la question de la race, un dernier retrace l'histoire des réflexions situées à l'intersection des trois principaux systèmes de division de la société étasunienne : race, classe et genre) soulignent une lacune de l'ouvrage. Le livre aurait probablement bénéficié d'un travail d'édition (encore) plus fourni. Plus que les répétitions, ce sont les points de désaccords qui peuvent en surgir qui auraient gagné à être plus clairement exposés. De même, les éditeurs auraient pu mettre en avant un thème qui traverse une majorité de textes sans jamais vraiment émerger comme tel,

à savoir la question de l'existence et des évolutions d'une tradition sociologique proprement étasunienne.

Sociology in America est toutefois remarquable. Il montre que la critique historique des sociologues, selon laquelle ces derniers seraient incapables d'écrire leur histoire, n'est plus, si jamais elle l'a été, d'actualité. Bien plus, ce que montre l'ouvrage, c'est la vitalité, la diversité et la rigueur de la sociologie historique et de l'étude sociologique des sciences et des idées. D'autres études viendront compléter, et éventuellement affiner, les résultats de ce travail qui – ne serait-ce que par son imposante bibliographie mise en perspective dans le dernier chapitre – est déjà une référence.

Étienne Ollion

Centre Maurice Halbwachs
Cnrs-Ehess

Emmanuel Didier

GSPM – Cnrs-Ehess

Disselkamp (Annette). – *La sociologie et l'oubli du monde : retour sur les fondements d'une discipline.*

Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008, 189 p., 19 €.

À force de fréquenter les textes fondateurs de la sociologie, on finit par ne plus les lire. Bien sûr, on les parcourt encore, mais le risque est grand de ne plus chercher à y trouver une autre signification que celle qui leur est communément attribuée. Précédés comme ils le sont par un tissu de commentaires, on a plus vite fait de les utiliser paresseusement en se plaçant sous la tutelle de leurs lecteurs attirés que de chercher à les interroger en regard des évolutions de la discipline. Le pari d'Annette Disselkamp est de rompre avec cette habitude et d'offrir une lecture renouvelée des œuvres qui ont marqué les débuts de la discipline, une lecture qui scrute ces textes non pas comme des archives mais comme des documents